

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 9

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Nous avisons les abonnés, n'ayant pas encore payé leur abonnement, que le remboursement leur sera présenté fin février.

Pour éviter des frais de ports inutiles, utilisez notre compte-chèques postaux II. 1160.



AU GRAND CONSEIL

Oh ! rassurez-vous ; nous ne voulons pas vous donner ici le compte-rendu d'une séance de notre corps législatif. Vous ne le liriez pas, tout de même, pas plus que vous ne lisez ceux que vous trouvez dans nos grands quotidiens. Il y a certainement lecture plus agréable ; il faut laisser celle-ci aux orateurs, qui sont tout heureux de voir, en noir sur blanc, leurs discours, parfois... comment dire ?... revus et... par les reporters.

Mais le Grand Conseil vaudois a une physionomie très intéressante, très originale, très caractéristique. Pour peu qu'elle vous soit un peu familière, c'est toute la géographie du canton que vous avez sous les yeux. Il y a bien la droite, le centre, la gauche, l'extrême-gauche, comme dans toute assemblée qui se respecte ; mais il y a surtout des Vaudois. Et avec un œil tant soit peu exercé, vous distinguez bientôt, sans acception de couleur politique, ceux de La Côte. Ah ! La Côte, c'est un peu compliqué : il y a La Côte du bout du lac, un peu teintée à la genevoise, ils sont à deux pas de la capitale de la S. d. N. et c'est avec elle que se traitent toutes leurs relations commerciales, intellectuelles et autres. Ah ! mais n'allez pas mettre en doute leur patriotisme vaudois. Halte-là ! ils protestent, et comment ! « Va pour Genève, belle ville, population « rigolode » ; mais on est Vaudois. C'est encore à Lausanne qu'on prend le ton. » Pour ceux du bas de La Côte, il faut boire du Mont sur Rolle, du Féchy, du Perroy, parce que, à Genève, le « Mandement », même le « Clos des Amis », pour nous, Vaudois, c'est un peu... oui, enfin, il faut les boire sur place.

Mais quand on se rapproche de Rolle, d'Aubonne, c'est autre chose, on rentre un peu dans le canton. Il ne s'agit pas de dire du mal du La Côte — ce qui est un malheureux travers des Lausannois, qui ont les yeux tournés à l'Est. — Voici Morges. Elle a donné au canton de Vaud tant d'hommes qui ont porté au loin sa réputation. Les Lausannois se distinguent au Grand Conseil par leur arrivée tardive. Ils font le désespoir du sonneur de la petite cloche.

Voici Pully, Paudex, Lutry, Villette, Cully, le Dézaley, le Burignion, Rivaz, St-Saphorin, mines rjouées. Nous sommes à la porte des Gonelles. Elles annoncent Vevey, qui se dispute avec Yverdon — capitale du Nord — le titre de seconde

ville du canton. Vevey, c'est l'hospitalité cordiale ; c'est la Fête des Vignerons ; gens sélects, un peu froids. Montreux, Territet et l'hôtel Byron, où séjourna Victor Hugo, sites historiques.

Villeneuve, Yverne, Aigle, dont les crus ont pris rang de cité. Députés aimables, tout en dehors.

Les Ormonts, restés longtemps fidèles à LL. EE. sont maintenant bien Vaudois. Demandez-le plutôt à leurs représentants. Le Pays-d'Enhaut tient, lui aussi, par toutes ses fibres au pays vaudois. Ses députés sont parmi les plus fidèles aux séances.

Saluons la Broye, quelle contrée plantureuse, hospitalière, pittoresque, où l'on est toujours accueilli avec le sourire et un bon saucisson. Ses députés vous invitent du coin de l'œil à de cordiales agapes.

Le Vully nous donne Avenches et ses ruines, mais on y trouve la population la plus aimable, qui vous offre un petit vin qu'on trouve exquis quand on sait l'apprécier sur place.

Yverdon évoque le souvenir de Pestalozzi et d'autres citoyens dont peut s'honorer le canton de Vaud.

A deux pas, Grandson. A côté du demi-grandson chanté par Louis Favrat :

Dans ces rêves du soir que l'on fait éveillé,
Dans le charme idéal d'une indolente pose,
Oh ! qu'un demi Grandson est une bonne chose !..

il y a aussi le champ de bataille, que voisinent les vignes de Bonvillars, un crû qui a un nom. Puis, plus loin, Concise, à l'extrême frontière, avec le beau château de la Lance. Les députés de ce cercle ont quelque chose de reposé, comme leurs collègues des autres cercles, du reste. Le Grand Conseil vaudois est une assemblée de tout repos.

Redescendons le long du Jura. Orbe évoque le souvenir du réformateur vaudois Pierre Viret, Mont-la-Ville, l'Isle, avec son château qui a un parc dessiné à la Mansard, Montricher, etc.

Passons le Mont de Baulmes, voici Ste-Croix, le village industriel, dont les industriels habitants ont triomphé de la crise mondiale.

La Vallée est un petit monde à part dans le canton de Vaud ; la Dent de Vaulion, qui en garde l'entrée, vous montre d'emblée tout le charme de ce joli pays, qui a une vie industrielle et intellectuelle un peu particulière, mais qui est bien des nôtres quand-même. Voyez ses députés.

Passez le Marchairuz et vous revoici à La Côte, point de départ de notre excursion.

Ah ! pardon, nous avons oublié le cœur du canton de Vaud, les districts de Cossonay et d'Echallens, ce grenier que nous envient encore nos voisins d'outre Sarine. Ah ! là, on voit, par leurs députés, qu'on n'y meurt pas de faim.

C'est tout ce qu'il faut, n'est-ce pas ?

J. M.

La pomme. — Toto. — Lili, veux-tu jouer à Adam et Eve ?

Lili. — Comment cela ?

Toto. — Oui, tu me présenteras la pomme pour voir si je la mangerai !

En tribunal. — Le juge. — Est-ce vous qui avez ravi ce piano ?

L'accusé. — Non, Monsieur le juge, c'est lui qui m'a ravi.



LE RATONS A FANFONET

FANFOUET démorève tot solet dein sa villhie masüre, pé Cinmeion. Fasai son medzi, sa buie, sein avai fauta d'onna fenna po l'eincobllia. L'étai benirao dinse.

Fanfouet l'étai on sacre à l'ovràdo. Tracive pé la vegne, pé la truffière, pé lo tsamp, avoué lo seláo.

Mâ, dou ao bin tré iadzo per an, fasai 'na ribotte à tot fracassi. Recordave la moiti dáo veládzo po lai payi à baire et à medzi à rebouille-mô.

Aprí cein, noutron Fanfonet l'étai tot motset. Ne pouève pllie drumi, dzemottave, dégotave tant qué pouève.

On iádzo, vegnai dé coumeinci à ronfliá su la miné. Ma vaiite, dein lo greni, sù lo pailo, on détertín à fère eínsavio lo petoú. L'étai des rib ! rab ! rib ! rab ! rrr ! rrr ! quemet se nà trappa d'ovràí fasai martsí láo z'uti pé la fordze.

Fau vo dere que l'hotó à Fanfouet l'étai de stausse io lè táile d'aragne fant lé galandádo. Dein lo greni, l'avai mé de belettes, dé ratte, de ratte-osi qué dé bliá.

Fanfouet l'étai quasú einradzi d'ouère clii tredon. Se saillive dáo pailo ein pantet, cháotave ein avai lè z'égrá à pi-detsáo et guegnive de cé de lé, ein áovreint lé ge quemet dáí bornices.

Mâ, pllie rein de rein ! Noutron gaillá revegne sé cutsi et sé reimnó à ronfliá.

Charrette ! revaite la fordze que reinmode assebin : rib ! rab ! rib ! rab ! rrr ! rrr !

Sti coup, Fanfonet einfate sé tsáossons, eimpougne sa gráocha serpe et sa tsandále et trace áo gregni, en bordeneint : « Ah ! tsanco dé malebíte ! vu vo z'appreindre à fère lo sabbát tsi mé, à la miné ! Atteindé-vo vé ! »

Lo détertín l'étai cliiou. Mâ Fanfouet l'avai zú lezi d'ouère que tot cein vegnáí dáo fin fond d'onna villhie brante ein fer-bllian.

Guegne dein la brante et : te possibllio áo mondo ! láí avai bin onna dozanna de pucheints ratons avoué dáí qúva d'on pi, que dzevattavant et se corattavant po rondzi onna quenolhiette dé mais áobliáie dein la brante.

Adon, Fanfouet preind sa serpe avoué láí duve man, et : ran ! raú ! dein lo moui dé ratons queasant dáí piattáie et dáí siclliaíe à vo z'eormant-si lè z'orolhie.

Mâ la serpe ne fasai pas grand mau, lè ratons sant tráo vi. Nour' hommo se peínsáve : « N'est pas dinse que vu arrevá à lè z'étertí ! »

Le betá on vilhió foncet à quegnú sù la brante, et l'est allá dein sa cousena, borláve douí fagotš po avai on pucheint coquemá d'ignie que fre-cassive.

Aprí cein, se reganguéhive amont lè z'égrá avoué son coquemá, po huianti lè pourro ratons. L'à décliou la brante, et vlian !

Mé pourro z'amis ! quienne bouélaíe ! l'étai adi pi ! Má.. n'étai pas lè bíte queasant lo détertín, ora ! L'étai noutron pourro Fanfouet que

chaotâve et piattâve quemet on diâbllio ein einfé.

Pardine! avoué sa serpe, l'avâi tsappiâ la brante, ti les ratons s'étant dépatsi de s'einsauvâ, et l'iguie freccavisse lè piaute à Fanfonet, tot bounameint. Et pi, l'a fé ciein que fa l'iguie : l'a traci dein lè perte dâo greni po allâ dein lo lhi à l'hommo, dein lo paio. Lâi avâi rein dein la brante que dûve quûve de ratte, onna piaute, et la quenohliette dé maïs.

Pas moian de drumi avoué tot cein ! Fanfonet l'a peindri sa couatte, sa couverte et sè dou draps âo selâo. L'a eintortolhî sè duve piaute dein dé la ouate, et l'est allâ âo cabaret po contâ quienna pouetta né l'avâi passâ, et quemet l'avâi êtsâodâ sè piaute et laissi corre lè ratons.

Tsacon l'o bin rizû dâi ratons à Fanfouet.

Suzette à Djan-Samuïet.

La Patrie Suisse. — C'est à Pestalozzi, comme il convenait, qu'est, en bonne partie, consacrée la « Patrie Suisse » du 16 février (No 875) : reproduction de divers portraits, en particulier de la belle œuvre de Schöner ; vues des maisons où il est né, où il a vécu, où il est mort ; vues de Neuhof, de Berthoud, de Stans, d'Yverdon, de sa tombe et de celle de sa femme, des monuments, des statues qui lui ont été élevés. — C'est ensuite une série de magnifiques illustrations évoquant l'église de Prilly près Lausanne, dont la restauration vient de s'achever, reproduisant de sensationnelles peintures dont Louis Rivier l'a décorée, montrant l'artiste dans son atelier. — C'est encore l'inauguration de la Maison du Soldat de Pierre-Pertuis, à Sion, la canalisation d'eau potable d'Arbon, le curieux gazomètre de Schaffhouse, un bon portrait de l'écrivain Vincent Vincent, la page des sports : hockey sur terre, patinage à St-Cergue, ski, etc., la belle vue sur le Léman et les Alpes qu'offre St-Cergue, etc. Comme exécution, comme présentation, ce numéro est très beau, vraiment, et tout à fait réussi. E. C.

SELON QUE VOUS SEREZ PUISSANTS OU MISERABLES

ONÉSIME Torche était huissier du Conseil d'Etat depuis environ 25 ans. Comme homme, c'était un bon homme. Le cœur sur la main, gai, travailleur et qui n'aurait pas fait de mal à une mouche. A côté de toutes ces qualités, il avait un petit défaut, il est bien permis d'en avoir au moins un : il multipliait avec assez de facilité et chaque jour un nombre X de deux décis, qu'il prenait en allant faire les commissions de ces Messieurs.

N'allez pas croire qu'il en abusait. Oh, ça, non ! Il avait trop conscience du mandat dont il était investi et des responsabilités qui en résultaient, pour s'arrêter au bon moment ce qui, à ce qu'on dit, est assez difficile. De temps en temps, le dimanche, il se croyait autorisé de rentrer une petite raguillée, estimant que la liberté était la liberté, et que le vin était fait pour le boire, qu'il fallait encourager nos vigneron et que du moment qu'il était en congé régulier, personne au monde, pas même M. le Conseiller, n'avait le droit de discuter cet écart. Cependant, sa femme n'était pas contente et lui faisait doucement, oh, bien doucement, quelques reproches. Elle lui disait, tu verras, un beau jour ça te jouera un tour, tu verras ! Onésime qui avait le vin gai, lui chantait « Viens dans ma nacelle » l'embrassait sur les deux joues, ce qui avait le don de la mettre immédiatement de bonne humeur et ils allaient tous deux dos à dos paisiblement se mettre au lit.

Un beau dimanche, cependant, les prédictions de Françoise Torche se réalisèrent. Onésime ayant mangé une bonne fondue qu'il avait copieusement arrosée eut une indigestion qui l'empêcha de se rendre à son travail le lundi matin. Françoise s'en fut trouver M. le Conseiller pour excuser l'absence de son mari. Celui-ci la questionna, n'eut pas de peine à la faire avouer qu'il avait exagéré le jour avant et se promit de lui dire deux mots à sa rentrée. Le mardi, Onésime était présent à son poste à l'heure, rasé de frais. Il ne se sentait rien tant à son aise et quand les deux coups de sonnette se firent entendre, son cœur se mit à battre un galop qui n'était pas fait pour lui donner de l'assurance. Il est vrai qu'il pressentait que quelque chose allait se passer ; mais, mon Dieu, après tout, c'était la première fois ! Il prit

la correspondance et d'un pas qu'on peut qualifier de ferme, se dirigea vers le bureau de M. le Conseiller. Il frappa le coup de convenance et sur le « entrez » traditionnel, pénétra dans son bureau. Il déposa sa correspondance et s'apprêtait à se retirer, heureux d'en être quitte à si bon compte, quand un « Dites-voir, huissier Torche ! » qui lui fit glisser un frisson le long de l'échine, l'arrêta.

— Il paraît que vous avez été malade hier ?

— Oui, Monsieur le Conseiller !

— Avez-vous bien souffert ?

— C'est épouvantable, Monsieur le Conseiller, j'ai dû attraper froid, alors, vous comprenez !

— Ce que je comprends le mieux, c'est que vous vous êtes saoulé dimanche !

— Oh ! alors, Monsieur le Conseiller !

— N'essayez pas de nier, je suis renseigné et il ne faudra pas que pareille chose se reproduise, parce qu'alors je verrai à prendre des mesures !

Onésime qui était un bocon fier ne put supporter cette admonestation et surtout le ton sur laquelle était faite et répliqua énergiquement !

— C'est la première fois en vingt-cinq ans !

— C'est égal, c'est inadmissible pour un employé de l'Etat ! Vous vous êtes saoulé, reconnaissez-le et ne recommencez pas, allez !

Notre huissier qui ne pouvait admettre d'être jugé aussi sévèrement pour avoir manqué son service une petite fois en vingt-cinq ans, s'arrêta sur le pas de la porte et dit :

— Oh, c'est sûr, quand ça arrive à un huissier, on dit qu'il est g.... mais quand c'est à M. le Conseiller, on prétend qu'il est fatigué !... puis sortit. *M. Chamot.*

Dans le bureau d'un ministère, un huissier se présente au directeur.

— Il y a là un muet qui voudrait parler à Monsieur.

— Etes-vous bien sûr qu'il est muet ?

— Certainement, c'est lui qui me l'a dit.

LE TRIANGLE

LEUE, Dia, hop... des cris se font entendre. Des grelots secouent dans l'air leurs tintements argentins qu'assourdissent un peu la neige qui tombe.

Quel est ce tintamarre au milieu de la place ? Que signifie ce rassemblement ? C'est le triangle. — C'est le départ de cette énorme machine, que l'on a vue, depuis le commencement de l'hiver, reposer sur la place de l'église. — Aujourd'hui, l'heure est venue pour lui de sortir de son sommeil. Il va maintenant prendre vie, et c'est pour les enfants une joie de voir tout ce mouvement, de se sentir au milieu de tout ce bruit. Les chevaux, placidement, sont là, qui attendent. La tête enfouie dans leurs sacs d'avoine, ils secouent de temps en temps leurs colliers. Alors un carillonnement remplit la place et s'accorde avec l'air de fête du paysage.

Sur la porte de son magasin, l'épicier regarde ; il oublie le froid et participe à la joie.

Mais les bouèbes ; ce sont les bouèbes qu'il faut voir. Quelle affaire pour eux ; quelle fête. Emmittoufflés dans leurs bonnets et leurs écharpes, ils tournent autour du triangle immobile, enfonçant dans la neige jusqu'au ventre. Ils crient, rouges de froid et de plaisir. Adieu les devoirs ; on n'assiste pas à pareille fête tous les jours.

Enfin, les huit chevaux sont à leur place. Ils sont débarrassés de leurs musettes. L'on a dégagé un peu la route pour faciliter le départ. Les hommes, avec leurs guêtres de cuir et leurs mitaines, ont jeté la pelle sur l'épaule.

Un vigoureux hue, dia ébranle l'air.

Alors un bruit assourdissant de clochettes monté dans l'air. Les chevaux se cabrent. L'effort est énorme pour démarrer ; car la neige est lourde et épaisse. Un homme à longue moustache a saisi par la bride le premier cheval et répète son hue énergique.

Enfin, brusquement, la machine décolle ; elle s'avance au milieu du chemin, fendant la neige comme un navire les eaux. Les gamins hurlent de joie.

Tout le monde court aux fenêtres ; le coiffeur laisse un client matinal, la tête pleine de savon. Et qu'importe pour la ménagère que son lait soit sur le feu ; le triangle passe. Dans l'atelier, un ouvrier l'a signalé ; aussitôt tous sont debouts, regardent passer, dans la bourrasque et la neige, ce triangle qui laisse derrière lui un chemin régulier et pratique.

Puis il disparaît au contour, et le tintement des sonnettes s'affaiblit de plus en plus. Il va maintenant parcourir les longues routes de la commune, ouvrant entre les villages un bon chemin, et passant à travers la neige comme une idée généreuse au milieu de l'ignorance et de la stupidité.

Lorsque j'assiste au départ du triangle, je regrette toujours de n'être plus gosse. Alors je m'imaginai qu'après le passage du triangle, la route ne devait plus se refermer. Mais il neigeait de nouveau...

Soyons aux idées généreuses comme j'étais à ce triangle lorsque j'étais enfant. Ayons confiance en elles. Croyons qu'elles nous ouvrent des voies qui ne se referment pas et qui faciliteront à jamais les relations entre les peuples, lesquels, aujourd'hui encore, dans un monde qui se dit civilisé ont tant de peine à s'entendre et à s'aimer. *Globus.*

Elle n'aime pas le piano. — La petite Marie veut imiter sa sœur qui vient de jouer un morceau de piano et tapote au hasard sur le clavier.

— Cesse donc, dit la sœur, tu ne sais pas jouer.

La petite se redresse et répond :

— Je joue aussi bien que toi, mais ce n'est pas le même morceau.

LE PARAPLUIE

LE parapluie est d'origine végétale, comme sa cousine l'ombrelle. C'est le champignon qui, le premier, eut l'idée d'opposer aux intempéries un abri de forme convexe. Certaines fleurs adoptèrent le même dispositif pour se protéger du soleil et regurent, de ce fait, le nom d'ombellifères. Puis ce furent des arbres, comme le cèdre et le pin parasol. La mode se propaga rapidement, jusque chez les arbres fruitiers, comme l'indique le nom d'arbres à pépins, donné à certains d'entre eux : pommiers, poiriers ou melonniers, et celui de pépinière, qui désigne l'endroit où l'on cultive les dits arbres à pépins.

Ceci montre bien que l'« intelligence des plantes » n'est pas un vain mot, car, pour ce qui est du règne animal, à aucun moment de son évolution, il ne semble avoir connu l'usage du parapluie.

Quand je dis « le règne animal », j'en excepte les hommes, bien entendu, et tout d'abord les Chinois, car ce fut chez eux que le parapluie fit si je puis ainsi parler, ses premiers pas. Après quoi, il gagna l'Europe. On le trouve en France vers le huitième siècle, où sous le nom de Pépin le Bref, il est l'apanage des maîtres du palais.

Insensiblement, au cours des siècles, on le voit gagner du terrain. Il s'introduit dans la bourgeoisie, puis dans le peuple et dans les campagnes. Son apogée est le dix-neuvième siècle, que l'on pourrait, à bon droit, nommer le siècle du parapluie.

Avant la guerre les savants distinguaient plusieurs sortes de parapluies :

1. Le parapluie offensif, ou parapluie des officiers en retraite, reconnaissable à son allure martiale ;

2. Le parapluie défensif, ou parapluie des vieilles filles, dont la mission sur terre était de protéger la pudeur du sexe faible contre les messieurs entreprenants ;

3. Le parapluie professoral, qui se portait derrière le dos ou bien accroché à la poche supérieure du pardessus.

4. Le parapluie méditatif, ou parapluie des vieux savants et des poètes. Se rencontrait surtout dans les jardins publics, au Luxembourg et aux Tuileries, où il passait son temps à piquer des idées dans la terre des allées, comme le trident du jardinier, des papiers et des feuilles sèches ;